

Dany Dug

L'Ordinateur fou

Les 7 Univers, épisode 8



Chapitre 31

Le maître des lieux

Assis à son bureau en chêne massif dans un fauteuil de cuir fatigué, l'homme pianote rapidement sur le clavier de son ordinateur. Il frappe sur les touches avec frénésie, au rythme de son imagination fertile. Il se presse d'écrire les mots qui se forment dans son esprit, se bousculent pour composer des phrases avec une facilité déconcertante. La soirée est déjà bien avancée ; au dehors, la nuit est tombée depuis longtemps et il est seul dans la pièce. C'est l'instant de la journée qu'il préfère car, entouré d'un silence profond, presque sépulcral, il donne libre cours à son inspiration vagabonde. Le flot d'expressions écrites s'échappe de son cerveau comme un torrent coule de sa source : une véritable vague déferlante qui, rompant la digue, balaie et emporte tout sur son passage. C'est si rapide, si fluide mais aussi, si touffu, si énorme, qu'il éprouve des difficultés

à suivre la cadence de son délire mental pour le rendre compréhensible, constructif, coordonné. Il est habité, rongé par une sorte de fièvre cérébrale qui le dévore et le consume tout entier. Sous l'emprise de ce mal étrange, il demeure aveugle et sourd à ce qui l'entoure. Il ne voit que l'écran du moniteur qui scintille devant ses yeux, sans accorder un regard d'attention au décor environnant. Une lampe basse à la lumière rasante troue l'obscurité et éclabousse de taches claires les feuillets couverts d'une écriture appuyée et rageuse disséminée sur le plateau épais du bureau : des brouillons jetés là, au hasard de ses pensées. On remarque également divers pots contenant des crayons divers, des stylos, des gommes, des trombones, ainsi qu'un sous-main usé au buvard maculé d'encre. C'est un vestige de la période où son courrier était manuscrit, de même que ses premiers romans d'écrivain amateur. En retrait, on distingue une Remington antédiluvienne en fonte sur laquelle il s'escrimait avec deux doigts pour taper ses nouvelles, au début de son succès enfin reconnu.

A présent qu'il est devenu un auteur célèbre, il crée, livre ses situations et ses personnages chimériques au pupitre de son PC dont l'écran brillant exerce sur lui une formidable fascination, une attirance prodigieuse. Le long des murs lambrissés s'alignent des rayonnages poussiéreux où s'entassent ouvrages et fascicules divers. Certains de ceux-ci sont très richement reliés. Il les a acquis surtout comme

signes de richesse ; il ne les a pas encore tous ouverts. Il a aussi acheté les tableaux de maîtres qui ornent les parois de cette immense pièce au plafond haut qu'il affectionne particulièrement, garnie de meubles patinés par le temps. Dans l'imposante cheminée décorée d'armoiries anciennes pétille un joyeux feu de sarments dont les flammes dévorantes font naître des ombres inquiétantes dans les coins reculés de cette bibliothèque convertie en bureau. Un foyer brûle en toute saison dans l'âtre car son image dansante et apaisante agit sur ses idées à la manière d'un véritable stimulant naturel. D'étroites portes-fenêtres parées de lourdes tentures de velours grenat donnent accès, par un petit perron de pierre aux marches moussues, à un parc majestueux peuplé d'arbres centenaires. La face ronde et blafarde de la lune jette une clarté laiteuse à travers la vitre que griffe une branche. Une légère brise s'est levée et agite doucement les frondaisons, faisant entendre une plainte céleste.

Cette vaste demeure antique est en fait un vieux manoir normand un tantinet délabré, à la façade couverte de lierre tenace et de quelques lézardes qui lui confèrent un charme désuet. Quelques ardoises bleutées manquent à la toiture et de nombreuses pièces, au premier étage, sont inoccupées. Certes, c'est un peu grand pour cet homme qui vit en solitaire, mais cette demeure, abandonnée depuis des années, menaçait de tomber complètement en ruine si l'on ne s'en occupait pas. Attiré par ce lieu perdu, éloigné de

toute maison à des kilomètres à la ronde, il a donc acheté le domaine pour une bouchée de pain.

La propriété, assez vaste, est encerclée de murs de torchis et de pierres taillées à demi éboulés par endroits et d'une grille en fer forgé mangée par la rouille. Les allées, envahies d'herbes folles, les haies, les buissons étouffés par les ronces sauvages, sont désormais entretenus périodiquement par un homme du village promu au rang de jardinier. Et ma foi, il a fort à faire pour rendre un aspect plus agréable au fouillis inextricable et luxuriant d'une nature livrée à elle-même. Pendant des heures, voire même des jours, il a désherbé, nettoyé, ratissé et brûlé. A l'occasion, ce journalier peu bavard se transforme en peintre pour redonner un coup de pinceau ici, en charpentier menuisier pour enfoncer quelques clous là ; bref, le père Aristide Flament est devenu l'homme de main, l'homme à tout faire de la Ronceraie.

Il a l'allure d'un individu d'une cinquantaine d'années au visage rougeaud tavelé de taches de rousseur, à l'éternelle casquette vissée sur un crâne dégarni. Une épaisse moustache gauloise, qu'il retrousse nerveusement d'une main calleuse, cache sa lèvre supérieure à laquelle semble collé un perpétuel mégot éteint. Il est toujours vêtu d'une veste en drap bleue, d'un pantalon de velours côtelé soutenu par de grosses bretelles et chaussé de lourdes bottes de caoutchouc qu'il délaisse parfois pour de vieux sabots cloutés garnis de paille. A cette heure tardive, il doit